

## PRIERE EXAUCÉE

L'immeuble en granit rose se dressait sur Pacific Boulevard, semblable à un énorme pic rocheux vieux de quelques millions d'années. Seulement, l'immeuble en question n'avait pas été sculpté au gré d'une érosion sauvage mais par la fantaisie d'un architecte de génie de l'entre-deux-guerres qui avait su donner à sa création une élégance conquérante, faite d'une succession de lignes pures et flottantes comme le drapé d'une robe du soir.

Mississippi et Gordon se dressaient au pied de l'édifice, la tête renversée, le regard porté par le mouvement ascendant de la construction dont la carnation rosée s'étiolait sur la pâleur du ciel. Le jardinier de Madame Chandler s'exclama :

- Une rose La Fayette ! Oui, cette couleur est exactement celle d'une rose La Fayette !

Puis les deux hommes s'engagèrent à l'intérieur du bâtiment. Ils furent surpris de se retrouver dans un vaste salon

suranné, étoilé de lustres en cristal d'une grosseur étonnante que des miroirs muraux réfléchissaient à l'infini dans des prolongements vert d'eau. Tout à coup, une élégante jeune femme apparut au milieu de ce décor d'un autre âge.

- Ne venez-vous pas de la part de Louella Hollylight ? demanda-t-elle aux deux nouveaux venus.

- Oui, répondit Mississippi, nous sommes ici pour visiter l'appartement.

La jeune femme se présenta. Elle travaillait pour une importante agence immobilière de Los Angeles.

- Quel endroit étonnant ! remarqua Gordon. On dirait que nous sommes dans un ancien palace.

- Vous avez raison, dit la femme, il s'agit du *Coney Island*. Ce fut l'un des plus beaux hôtels de l'avant-guerre mais vers les années cinquante, cet établissement a perdu sa clientèle. Les chambres ont alors été transformées en appartements, puis revendues à des particuliers.

Tout en discutant, elle les conduisit jusqu'à l'ascenseur.

- L'appartement de Madame Hollylight se trouve au dernier étage. Il n'a pas été ouvert depuis près d'une trentaine d'années. Mais rassurez-vous, Madame Hollylight est prête à prendre en charge tous les travaux de réfection.

La grille de l'ascenseur claqua et celui-ci commença sa lente ascension au milieu d'une cage en treillis ornée de bouquets de fleurs ciselées.

- L'appartement n'a donc pas été occupé pendant tout ce temps ? demanda Mississippi.

- Non, Madame Hollylight possède un important patrimoine immobilier et il lui arrive de nous confier la gestion de logements qui n'ont pas été habités depuis bien des années. Je crois qu'elle a dégagé celui-ci spécialement pour vous.

- Oui, c'est ce que m'a dit ma patronne, Madame Chandler. Elle et cette dame sont de très bonnes amies.

La jeune femme eut un sourire entendu.

- Oui, nous sommes au courant de l'affaire.

Quelques instants plus tard, les trois occupants de l'ascenseur débouchèrent dans un interminable couloir moqueté éclairé de pâles lumières jaunâtres. L'employée de l'agence partit en avant, d'un pas prudent, comme à la tête d'une expédition mystérieuse. Elle passa devant de nombreuses portes, et chacune d'elles, dans le silence du corridor, semblait émettre le même avertissement : « *Prenez garde ! Nous cachons toutes un secret terrible et bien gardé !* »

La jeune femme s'arrêta devant une porte et sortit un jeu de clés de son sac à main. Quand elle entra dans la pièce, elle agita sa main devant son visage pour chasser une vague odeur de moisi et s'élança vers la fenêtre du salon dont elle tira les volets. Ce fut comme une résurrection. Sous l'effet de la lumière du jour, un sang neuf parut monter le long des murs. Malgré la fine couche de poussière qui le recouvrait, le mobilier perdit tout à coup sa lividité asthénique, comme après une longue période de convalescence.

- C'est un meublé, fit la jeune femme, mais Madame Hollylight m'a dit que vous pourriez disposer des meubles à votre guise, les conserver ou vous en débarrasser.

Mississippi lorgna en direction d'un canapé rétro en velours rouge, aux coussins frappés de grosses impressions florales. Puis son attention s'attarda sur un bureau à cylindre en bois blond, comme on en fabriquait dans les années cinquante. Dans un angle, un piano quart de queue apportait une touche de luxe à l'ensemble.

- Un piano ! s'écria Mississippi. Moi qui rêvais d'en faire un jour !

- Eh bien voilà, répondit machinalement la jeune femme, votre vœu est exaucé.

Gordon était déjà passé dans la chambre qui jouxtait le salon. Il s'était assis sur le lit, face à une commode sur laquelle la photographie un peu jaunie d'une femme avait été déposée. Il attrapa le petit cadre qui renfermait le portrait et observa le visage plein de douceur de l'inconnue.

- A combien Madame Hollylight me fait le loyer ? demanda Mississippi.

- Elle vous prête cet appartement. Vous n'aurez donc rien à payer.

La jeune femme déposa les clés de l'appartement sur la commode en lui disant qu'il en avait la jouissance immédiate et après quelques mots de politesse s'en alla. Mississippi s'accouda à la fenêtre et s'alluma une cigarette. L'océan d'une blancheur laiteuse se confondait avec le ciel. La vue lui

rappela celle dont il avait bénéficié chez Monsieur Sanders. L'horizon était toujours le même mais désormais cet horizon lui appartenait un peu plus car il était chez lui.

- Venez voir ce panorama ! lança-t-il à Gordon. Ce soir, pour fêter ça, je vous invite à manger.

Et tout heureux, Mississippi se retourna et vit par la porte de la chambre le jardinier de Madame Chandler assis au bord du lit, légèrement arc-bouté. Il s'approcha de lui. Le jardinier lisait le début d'une sorte de manuscrit, un tas de feuillets jaunis et non reliés, tapés à la machine. Devant lui, le tiroir de la commode était grand ouvert.

- Vous dévalisez déjà mes meubles ? fit Mississippi.

Mais comme il n'obtenait toujours pas de réponse, il se pencha au-dessus de Gordon.

- Eh bien, vous avez l'air de trouver ça intéressant.

Le jardinier ne parut pas l'entendre et tourna une nouvelle page. Une expression jubilatoire commençait à déformer son visage. Tout à coup, il fixa Mississippi droit dans les yeux. Sa question tomba avec une gravité solennelle comme celle d'un magistrat interrogeant un témoin lors d'un procès d'assises et escomptant la réponse qui pourra confondre définitivement le meurtrier.

- Avez-vous déjà entendu parler de *P.B Jones* ?

\* \* \*

Depuis de nombreuses années, Gordon Fischer espérait s'installer en France. Il était certain d'y trouver un art de vivre plus conforme à sa personnalité raffinée, toujours en quête de beauté et de perfection. Son rêve le plus fou, qui était sur le point d'être exaucé, était de devenir propriétaire d'une vieille demeure *avec des jardins à la française*. Il s'imaginait souvent dans un tel endroit en train de travailler à la parfaite symétrie d'allées et de buissons, de tailler des buis en boules, de faire fleurir des alignements de roses ou de créer des labyrinthes végétaux à l'esthétique fantasque et maîtrisée.

- Ca, dit-il à Mississippi, ce sont les jardins du château de Versailles. N'est-ce pas exceptionnel ?

Le garçon observa la photographie qui plastronnait au-dessus du lit du jardinier, épinglée sur le mur comme le poster d'une irrésistible pin-up

- Vous avez des goûts très simples, ironisa Mississippi.

- Mais non, c'est juste pour vous donner une petite idée. Ce que j'achèterai sera beaucoup plus modeste.

Alors, les deux employés de Madame Chandler s'interrogèrent du regard et leurs yeux se baissèrent simultanément vers les feuillets dactylographiés qui traînaient au milieu du lit. Mississippi en saisit un et fit crisser le papier entre ses doigts, tout près de son oreille.

- Ca sonne comme un billet de cent dollars, vous ne trouvez pas ?

La remarque dérida Gordon.

- Et vous, que ferez-vous de tout cet argent ?

Mississippi haussa les épaules.

- Il faudrait déjà être sûrs qu'il s'agit du manuscrit en question. Et puis, si c'est le cas, qu'on veuille bien nous le racheter au prix que vous dîtes.

- Mais évidemment, c'est le manuscrit authentique, vous l'avez lu, c'est de la veine de *Prières Exaucées* ! Quant au prix, je suis certain qu'on peut en tirer un million de dollars. Vous vous rendez compte, les chapitres manquants du plus célèbre roman inachevé de la littérature américaine ! Ca va être le best-seller de l'année. Les gens vont enfin savoir ce qu'est devenu le célèbre héros P.B. Jones.

En sortant du Coney Island, Gordon s'était empressé de racheter le roman de Truman Capote. Mississippi l'avait lu dans la foulée. Celui-ci attrapa le petit livre qu'il avait gardé avec lui et relut le titre à voix haute :

- Prières Exaucées.

Après un silence, il ajouta :

- Quel titre étrange !

- Sainte Thérèse d'Avila disait qu'il y avait plus de pleurs répandus sur les prières exaucées que sur celles qui ne l'étaient pas. C'est à ses paroles qu'il fait référence.

- C'est étonnant, vous ne trouvez pas, de mêler la religion aux vices de tous ces gens ?

Le jardinier sourit mais ne répondit rien.

- En tous cas, continua Mississippi, j'aime bien ce P.B. Jones. Ce n'est qu'un sale queutard de pédé, dit-il en riant, mais je le trouve vraiment sympathique.

Puis ils discutèrent de la façon dont ils s'y prendraient pour vendre le manuscrit. Ils avaient lu dans la préface de *Prières Exaucées* que la maison d'édition Mc Millan qui avait sorti la première partie du roman, en avait acheté la totalité des droits dans les années soixante alors même que Truman Capote n'en avait pas encore écrit une seule ligne. Ils en avaient déduit qu'ils ne pourraient négocier qu'avec cet éditeur, aucun autre, leur semblait-il, n'étant en mesure de sortir les chapitres manquants sans s'exposer à de sérieuses poursuites judiciaires. N'ayant qu'un seul acheteur potentiel, ils étaient conscients qu'il leur serait plus difficile de tirer un bon prix du manuscrit. Mais le jardinier était certain que le magot que rapporterait la parution de la suite de *Prières Exaucées* leur permettait d'exiger ce fameux million de dollars. Ils décidèrent d'appeler sur-le-champ les éditions Mc Millan à New York pour leur soumettre l'affaire.

\* \* \*

Mississippi et Gordon traversèrent le bistrot au fond duquel un vieil homme leur fit signe. Au comptoir, des clients parlaient italien.

- Asseyez-vous, leur dit le président des éditions Mc Millan.

Sa bouche molle avait à peine bougé. On aurait dit que le son de ses mots naissait dans sa tête et qu'il se contentait d'écartier ses lèvres pour qu'on les entende résonner depuis l'intérieur de son crâne.

- J'espère que l'endroit ne vous surprend pas trop. C'est très *vieille europe*. J'ai plusieurs fois discuté avec Truman Capote dans ce café.

Tout en continuant de parler, il leva faiblement la main pour faire signe au serveur, un geste qui parut lui coûter un effort héroïque.

- Je viens spécialement de New York pour votre affaire. Avez-vous le manuscrit avec vous ?

Les deux employés de Madame Chandler hochèrent la tête.

- Alors, si vous le permettez, je le lirai en votre compagnie. Je serai rapidement en mesure de vous dire qu'il s'agit du texte authentique. Mais d'abord, j'aimerais savoir où vous l'avez trouvé.

- Au *Coney Island*, répondit laconiquement Gordon.

Le président des éditions Mc Millan eut l'air surpris.

- Je ne pense pas que Capote ait jamais séjourné là-bas. Remarquez, ce n'est pas impossible. A l'époque, le *Coney Island* était un endroit où circulaient pas mal d'artistes à la mode.

Le serveur habillé d'un tablier noir se posta devant les trois hommes. Le président des éditions Mc Millan commanda un Chianti pour lui et ses deux invités. Puis, après une légère inspiration, il demanda d'une voix douce :

- Puis-je l'avoir ?

Le jardinier de Madame Chandler sortit les feuillets d'une sacoche qu'il tenait sur ses genoux et les tendit au président des éditions Mc Millan. Celui-ci émit un léger sourire de remerciement si discret, si contrôlé que, tout à coup, on eût dit que la faible contraction de ses lèvres dissimulait une émotion indécente. Il passa une paire de lunettes qu'il tira de sa veste et se mit à lire. Une heure plus tard, il reposa le manuscrit sur le bord de la table et, quittant ses lunettes, il regarda un long moment les deux employés de Madame Chandler. Sa bouche molle s'ouvrit enfin.

- Ce que je viens de lire est éblouissant.

Le jardinier de Madame Chandler eut soudain l'impression de voir dans le regard vitreux du vieil homme une perspective s'allonger, d'une beauté irréelle, où des jardins imaginaires se succédaient à l'infini.

- Vous pensez donc qu'il s'agit bien du texte authentique ?

Le président des éditions Mc Millan cligna plusieurs fois des yeux.

- Eh bien... je ne pourrais pas le jurer.

- Mais il s'agit bien de la suite des aventures de PB Jones, n'est-ce pas ?

- Oui, là-dessus, il n'y a aucun doute. Mais il y a certaines petites choses qui me gênent, par exemple au sujet de Madame Van Oven. L'histoire de ces viols collectifs qu'elle organisait et dont elle était la victime consentante est une pure affabulation. Je le reconnais, ce passage est un chef-

d'œuvre de monstruosité, mais Capote ne se serait jamais permis une telle escroquerie.

- Et comment pouvez-vous en être certain ? demanda le jardinier.

- Parce qu'il se trouve que j'ai connu intimement Madame Van Oven et que je peux affirmer qu'elle ne s'est jamais prêtée à de telles horreurs, et ensuite parce que Capote était intellectuellement honnête. Non, quelqu'un a inventé cette histoire et je ne pense pas que ce soit Capote. Et puis il y a des anecdotes au sujet du clan Kennedy qui me paraissent inexactes.

- Mais elles sont vraisemblables, n'est-ce pas ? rétorqua-t-il.

- Oui, elles sont vraisemblables mais il faut d'abord qu'elles soient *authentiques*, vous ne comprenez donc pas ! La monstruosité n'intéresse Capote que parce qu'il l'a vue de ses propres yeux.

- Mais peut-être a-t-il été mal renseigné ?

Le président des éditions Mc Millan eut un geste de vieillard exaspéré.

- Impossible ! A l'époque, vous ne trouviez personne de mieux informé que lui sur tous les secrets de la haute société. A lui seul, il en savait plus que les dix mille agents de l'Agence Centrale du Renseignement.

Tout à coup, le vieil homme se tassa sur sa chaise ce qui le fit paraître encore plus vieux. Il se mit à parler d'une voix creuse presque inaudible, comme s'il ne s'adressait plus qu'à lui-même. Il disait que le texte qu'il venait de lire restait

malgré tout éblouissant, qu'il y avait dedans un mystère à éclaircir, que tout cela le fatiguait affreusement. Il émit des questions sur un ton lassé : Qui pouvait bien être l'auteur de ce texte ? (Sa voix résonnait de plus en plus faiblement entre ses lèvres molles.) S'agissait-il d'une œuvre collective ? Peut-être un ancien amant avait-il remanié le texte et changé des noms... Se pouvait-il que l'auteur de ce manuscrit fût Capote en personne ?

A nouveau, il leva la main mais plus discrètement. Un homme qui était assis à une table voisine se leva et l'aida à se mettre debout.

- Laissez-moi réfléchir, dit-il à ses deux invités. Oui, laissez-moi un peu de temps... Je me sens si fatigué... Ah, Prières Exaucées ! lâcha-t-il dans un dernier souffle. Et il quitta le bar, soutenu par son homme de compagnie.

Quelques jours plus tard, Gordon et Mississippi reçurent une lettre du président des éditions Mc Millan les informant de son refus de publier le manuscrit tant qu'on ne lui apporterait pas la preuve qu'il s'agissait bien de la suite authentique de *Prières Exaucées*. Le jardinier de Madame Chandler se résigna donc à chasser ses rêves de beaux jardins à la française lorsqu'il se souvint de ce portrait qu'il avait vu sur la commode dans la chambre de Mississippi. Il eut soudain la conviction que la photographie de cette femme, avec son visage si doux, était la clef de l'énigme. Il passa le soir même chez son ami et ils découvrirent au dos du cadre en bois un petit carton fixé par un point de colle et sur

lequel quelqu'un avait écrit : *Elizabeth Graham, 22 route des Fleurs, Kansas City.*

\* \* \*

Mississippi et Gordon atterrirent à l'aéroport de Kansas City le dimanche suivant. Tout autour de la piste, des champs de maïs s'étendaient à perte de vue sous une chaleur écrasante. Ils montèrent dans un taxi et donnèrent au chauffeur l'adresse d'Elizabeth Graham.

- Route des Fleurs ? On me la demande pas souvent celle-là.

Il consulta son plan. Son front était rouge comme si on venait d'y appliquer une barre de métal chauffée à blanc.

- Ah oui, fit-il, c'est de l'autre côté de la ville.

Mississippi avait baissé sa vitre. Il se demanda soudain ce qu'il fichait dans cette voiture. C'était Gordon qui avait insisté pour faire le voyage. Il ne lui en voulait pas, non, il se demandait seulement ce qu'il fichait là. A la sortie de la ville, le décor s'attrista, c'était une suite de baraquements et de terrains vagues brûlés par le soleil. La voiture s'arrêta devant un jardin où une petite fille jouait. Le couple qui habitait la maison apparut sur le seuil de la porte. L'homme avait une carrure massive, sa femme se tenait tout près de lui, on aurait dit que la chaleur les avait collés l'un à l'autre.

- C'est pour quoi ? demanda l'homme.

Gordon leur expliqua qu'il cherchait à savoir ce qu'était devenue Elizabeth Graham.

- Je crois qu'elle a vécu ici, dans cette maison. Peut-être ce nom vous dit-il quelque chose ?

L'homme se tourna vers sa femme.

- Non, ça ne nous dit rien.

- Voici sa photo.

Gordon leur tendit le portrait.

- Et vous dîtes qu'elle a habité notre maison ?

- En fait, je n'en suis pas certain. Peut-être, mais ça doit remonter à un petit bout de temps.

- Ca ne nous dit rien, répéta l'homme. Et qui est cette femme ?

- On n'en sait rien. On est ici pour le savoir.

- Pour la maison, dit l'homme, on l'a achetée quand la ville l'a mise aux enchères. Ca remonte à quelques années.

La petite fille venait de s'asseoir sur les marches et regardait son père, la tête renversée en arrière.

- Et personne ne vivait ici avant vous ? demanda encore Gordon.

- Non, répondit l'homme.

- Mais si, fit la femme en s'adressant à son mari, il y avait ce type qu'on a trouvé à moitié mort dans une des chambres. Rappelle-toi, les journaux en avaient beaucoup parlé.

- Ah oui, dit-il en haussant les épaules.

- Et qu'est devenu ce type ? demanda Mississippi.

L'homme toisa le garçon. Il semblait ne pas apprécier toutes ces questions.

- J'en sais rien. Peut-être qu'il est bien mort maintenant.

- Je crois qu'ils l'avaient mis dans une maison de santé à l'époque, remarqua la femme, juste à la sortie de la ville en allant vers Idowa. Un pauvre type, je vous assure. Tout au fond d'un lit qu'ils l'avaient retrouvé. Il n'avait plus rien mangé depuis des semaines et pourtant il vivait encore !

Un silence accompagna les paroles de la femme. Tout à coup, un vent brûlant se leva. Mississippi regarda la chevelure dorée de la petite fille se soulever. Gordon et lui remercièrent le couple et regagnèrent le taxi.

\* \* \*

La maison de santé se situait près d'un plan d'eau. C'était une grande bâtisse blanche qui semblait boire tout le soleil de la région dans un désir de soif inassouvi. Elle était entourée de pelouses éclatantes dont la couleur crue tranchait avec la pâleur des champs environnants. Et là, sur ces étendues d'herbe fraîche, on apercevait les silhouettes blanches d'infirmières qui discutaient ou qui aidaient un malade à marcher. Mississippi et Gordon entrèrent dans la salle réservée aux visiteurs. Il se dégageait du parquet un parfum de cire fraîche, légèrement entêtant. Une vieille dame était assise dans un angle de la pièce. Elle aussi semblait attendre. Tout à coup, elle eut comme un geste d'impatience à l'intention d'une jeune infirmière qui entrait.

- Je suis à vous, Madame Winthrop.

Puis la jeune femme s'approcha des deux visiteurs et leur proposa son aide.

- Nous sommes ici un peu par hasard, répondit Gordon légèrement embarrassé.

Il expliqua qu'ils venaient de Los Angeles, qu'ils cherchaient à savoir ce qu'était devenue une femme qui s'appelait Elizabeth Graham, qu'ils avaient appris qu'un des pensionnaires de la maison de santé serait peut-être en mesure de le leur dire.

- C'est un homme qu'on a retrouvé dans une maison, route des Fleurs, à moitié mort au fond d'un lit, précisa-t-il, rapportant exactement les paroles qu'il avait entendues.

L'infirmière sourit.

- Oui, cet homme est toujours chez nous. Il s'appelle Dale Graham. C'est le fils d'Elizabeth Graham.

Elle leur apprit que cette dame était morte une quinzaine d'années auparavant et que son fils avait sombré dans une grave dépression en apprenant son décès.

- Et cet homme est toujours ici ? fit Mississippi un peu surpris.

- Oui, répondit-elle avec un sourire. Malgré son âge avancé, Dale n'est toujours pas capable d'affronter la réalité et fait encore l'objet de soins. A l'époque, la maison de sa mère a été vendue aux enchères pour couvrir une partie de ses frais d'hébergement chez nous.

- Pouvons-nous lui parler ? demanda Gordon.

- Que souhaitez-vous lui dire ?

A nouveau, Gordon se sentit gêné.

- Je n'en sais trop rien.

Alors il ouvrit sa sacoche et en tira la photographie d'Elizabeth.

- Peut-être pourrions-nous lui donner cela ?

L'infirmière regarda le visage de la femme.

- C'est sa mère, je suppose. Elle était très jolie.

Elle réfléchit quelques instants et leur dit d'une voix douce :

- Vous n'avez tout de même pas fait le voyage depuis la Californie juste à cause de cette photographie.

- Non, fit Mississippi, nous sommes venus pour autre chose, pour avoir une réponse.

La vieille dame renouvela son geste d'impatience.

- Je suis à vous tout de suite, dit l'infirmière.

Elle observa tour à tour les deux visiteurs puis leur donna l'autorisation de voir Dale Graham mais seulement quelques instants.

- Vous pouvez lui donner la photographie, précisa-t-elle, je pense qu'elle lui fera plaisir. Il vous parlera alors de sa mère. Il vous dira qu'elle habite encore ici, route de Fleurs, et qu'il pense beaucoup à elle. Ne paraissez pas surpris. Ecoutez-le, simplement.

Et elle ajouta avec un sourire :

- Dale croit toujours que sa mère est vivante.

\* \* \*

L'homme était assis sur un banc, à l'ombre d'un saule, au bord d'un plan d'eau. Il devait avoir une soixantaine d'années. Il regardait quelque chose au loin, un objet indéfinissable qui paraissait mobiliser toute son attention.

- Bonjour, dit Mississippi en s'asseyant près de lui.

L'homme ne répondit rien. Il continuait de fixer cette chose lointaine. Mississippi regarda dans la même direction, au-delà du point d'eau, mais il n'y avait à l'horizon que des champs de maïs écrasés par le soleil.

- Beau temps, vous ne trouvez pas ? continua le garçon.

L'homme se tourna vers lui comme s'il l'entendait pour la première fois. Les minuscules feuilles du saule formaient sur son visage un essaim d'ombres mouvantes.

- Oui, fit l'homme, mais il fait si chaud. Heureusement, il y a un peu de vent aujourd'hui.

Gordon était resté debout. Lui aussi s'était mis à regarder en direction des champs de maïs mais lui voyait autre chose encore dans cet horizon saturé de lumière, quelque chose qui n'appartenait qu'à lui et qu'il était le seul à comprendre. Il se souvint du portrait et le donna à l'homme qui ne marqua aucune surprise.

- Elle ne vient jamais me voir, se plaignit-il, mais elle est si occupée. Il faut lui pardonner.

Puis il raconta qu'on l'empêchait de sortir du parc, qu'il serait bien parti en ville faire une petite visite à sa mère.

- Je ne suis plus un enfant, je saurais retrouver mon chemin.

Il s'arrêta alors de parler et fixa à nouveau cette chose mystérieuse qui se trouvait au loin. Mais que regardez-vous donc ? voulait lui demander Gordon. Alors, machinalement, il attrapa le manuscrit qu'il avait amené avec lui et le tendit au fils d'Elizabeth Graham.

- Tenez, fit-il, peut-être cela vous appartient-il ?

Un souffle de vent agita les branches du saule et des ombres violettes se mirent à miroiter sur le visage de l'homme. Il prit le manuscrit et le posa sur ses genoux. Il fixait maintenant le paquet de feuilles avec une telle perplexité qu'on avait l'impression que ce qu'il avait fixé quelques minutes auparavant à l'horizon venait de se matérialiser sur ses genoux par un extraordinaire tour de passe-passe.

- Vous êtes donc venus pour ça ? demanda-t-il alors aux deux hommes.

Il interrogea Gordon d'un regard suppliant. Le jardinier de Madame Chandler se tourna vers Mississippi, bouleversé de n'avoir aucune réponse à apporter.

- Oui, dit alors le garçon, nous sommes venus pour ça.

Le visage de l'homme se détendit et il serra le manuscrit contre lui.

- J'attendais ce moment depuis si longtemps. Ma mère va être si heureuse, si fière de moi.

Des larmes se mirent à couler sur ses joues et tout son corps fut agité par des sanglots.

- Vous allez le lui dire, n'est-ce pas, dit-il d'une voix implorante, car si personne ne lui dit, comment le saura-t-elle ?

- N'ayez pas peur, le rassura le garçon, nous le lui dirons.

Alors l'homme se calma. Ils restèrent tous les trois un long moment sans parler sous l'ombre du saule. Mississippi se leva enfin, caressa doucement l'épaule de l'homme et s'éloigna avec Gordon. Le vent chaud s'était remis à souffler. Mississippi se retourna une dernière fois vers Dale Graham. Les feuilles du manuscrit s'étaient échappées de ses mains et faisaient maintenant des petites tâches blanches sur la pelouse. Quelques-unes, emportées par le vent, flottaient sur l'eau.

